

---

**Scott Simon, *Sadyaq Balae! L'autochtonie formosane dans tous ses états*,**

Québec, Presses de l'Université Laval, Collection Mondes Autochtones,  
2012, 252 p. + xv.

**Jérôme Soldani**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6869>  
ISSN : 1996-4609

**Éditeur**

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2014  
Pagination : 89-91  
ISBN : 1021-9013  
ISSN : 1021-9013

**Référence électronique**

Jérôme Soldani, « Scott Simon, *Sadyaq Balae! L'autochtonie formosane dans tous ses états*, », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2014/2 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6869>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

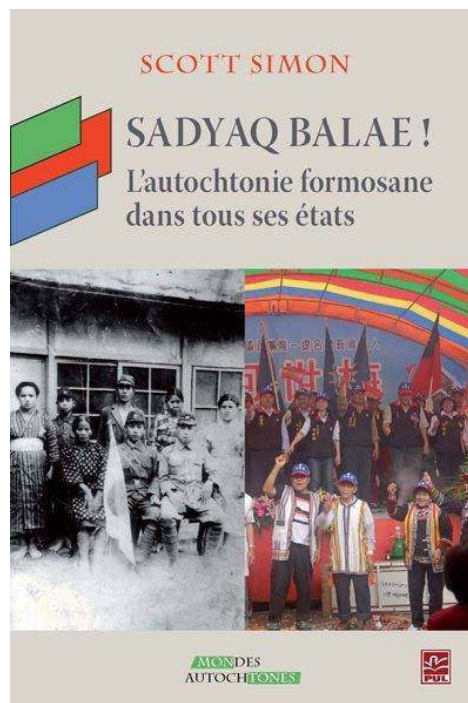
© Tous droits réservés

# Scott Simon, *Sadyaq Balae!* *L'autochtonie formosane dans tous ses états,*

Québec, Presses de l'Université Laval, Collection Mondes Autochtones, 2012, 252 p. + xv.

Jérôme Soldani

- <sup>1</sup> Ainsi que le stipule la quatrième de couverture, rares sont les ouvrages ethnographiques qui traitent de l'autochtonie formosane en langue occidentale. Celui-ci est le seul qui soit pleinement consacré à ce sujet en français. Le livre de Scott Simon s'appuie justement sur une riche ethnographie finement analysée des sociétés austronésiennes sadyaqs, surtout dans les cinq derniers des huit chapitres que comporte l'ouvrage. Il vient ainsi compléter, et pousser plus avant, les précédentes contributions, sous forme d'articles et de chapitres d'ouvrages sur le sujet, de Fiorella Allio, Véronique Arnaud, Josiane Cauquelin et Chantal Zheng, pour ne citer que les principales auteures en langue française sur les dynamiques identitaires chez les populations austronésiennes de Taiwan (qui représentent actuellement 2 % des 23 millions d'habitants de l'archipel).



- 2 Josiane Cauquelin avait publié en 2004, et en anglais, une monographie intitulée *From Headhunting to the Modern World*, sur une autre société austronésienne de Taiwan, les Puyumas, et les transformations de cette dernière sous l'effet des politiques successives du gouvernement japonais puis du régime de la République de Chine<sup>1</sup>. Dans son ouvrage, Josiane Cauquelin insiste sur la ritualité, la parenté et l'organisation sociale chez les Puyumas, mais elle ne propose qu'une dizaine de pages sur leur constitution en groupe ethnique et sur leurs relations avec un appareil étatique aujourd'hui aux mains de la majorité han avec laquelle ils cohabitent aujourd'hui dans les mêmes villages.
- 3 Ces dimensions sont inversement au cœur de *Sadyaq Balae* tandis que les aspects que l'on retrouve généralement dans une monographie classique, comme les relations de parenté ou la ritualité, y sont plus succinctement exposés dans la seconde partie du chapitre 2 (p. 47-62) pour n'être ensuite que ponctuellement mobilisés selon les besoins de l'argumentation, rendant la lecture plus fluide. De même, la condition sociale et économique des autochtones formosans, leur place dans le vif débat identitaire taïwanais et la contextualisation de la recherche elle-même, sont l'objet d'un bref premier chapitre. Le livre, ouvertement destiné aux étudiants de l'auteur (p. 1), est ainsi didactique sans pour autant être un manuel. Il exige cependant un effort important du lecteur, qui se retrouve confronté tout au long de l'essai à une quantité importante de termes vernaculaires, noms propres et noms de lieux.
- 4 L'économie générale de l'ouvrage est justifiée par le choix de l'auteur d'inscrire résolument son sujet, l'autochtonie, dans le champ de l'anthropologie politique. Il se situe plus spécifiquement dans la veine des travaux d'anthropologues, français surtout, comme Marc Abélès, Georges Balandier, Maurice Godelier, Jean-Pierre Olivier de Sardan ou encore Pierre Clastres. À la suite de ce dernier, Scott Simon qualifie les Sadyaqs de société égalitaire (la division des tâches entre sexes est perçue comme complémentaire plutôt qu'inégale), sans institution politique, et de « société contre l'État »<sup>2</sup>, notion qu'il définit comme une « logique sociale selon laquelle plusieurs sociétés refusent toute accumulation de pouvoir » (p. xi) et rejettent « l'émergence d'un État unificateur, la stratification sociale et la subordination » (p. 4). La problématique centrale de l'ouvrage est donc « de comprendre les relations entre les Sadyaqs [...] et l'État pendant les administrations successives du Japon (1895-1945) et de la République de Chine (depuis 1945) », et pourquoi les Sadyaqs acceptent la légitimité de l'État taïwanais sur leur territoire et de rester marginalisés à l'échelle du pays (p. 3).
- 5 La démarche de l'auteur est elle-même politique au sens où il propose une anthropologie non hégémonique, c'est-à-dire qui rejette toute forme de domination. Les choix de retranscription des termes vernaculaires répondent d'ailleurs à ce projet d'anthropologie symétrique entre l'observateur et ses interlocuteurs, de même que tout ce qui concerne la terminologie et la volonté systématique de l'auteur de justifier ses options et de définir les concepts. Il souligne ainsi que l'autochtonie relève d'une « relation entre une communauté et l'État ou entre un individu et l'État » et rappelle, de façon salubre, qu'elle n'est « qu'une classification juridique » (p. 227). L'auteur justifie ainsi l'écriture du substantif « autochtone », avec une minuscule, à l'instar du terme « citoyen », pour ne pas réifier la notion comme groupe ethnique et ainsi négliger les effets de la colonisation et de l'inscription dans un système étatique, ou la diversité des groupes et des individus désignés sous cette catégorie (p. 227).
- 6 L'orthographe du terme « Sadyaq », utilisée pour le titre de l'ouvrage et pour désigner l'ensemble qui comprend les groupes linguistiques Trukus, Tkedayas et Teudas, est empruntée à la méthode de romanisation de Ferdinando Pecoraro, justement parce qu'elle

n'est revendiquée par aucun des acteurs locaux qui privilégient trois autres formes de romanisation en fonction de leur appartenance (p. 25-26).

- 7 De même, l'utilisation du nom de « Formose » (*Ilha Formosa*), laissé par des explorateurs portugais au xvi<sup>e</sup> siècle, plutôt que de celui de « Taiwan », en l'absence de nom en langue sadyaq pour désigner l'île dans sa dimension géographique, vient éclairer les contours de la domination d'un État han sur les populations austronésiennes (p. 12-14), ce que l'auteur désigne comme « le point aveugle de l'anthropologie sur "Taiwan" » (p. 12). Elle prend à contre-pied les études des anthropologues culturalistes à Taiwan qui considéraient l'île comme un conservatoire de la culture chinoise « traditionnelle » et qui ont longtemps négligé les populations austronésiennes. L'auteur situe d'ailleurs Taiwan non pas en Asie, mais en Océanie (chapitre 2) où s'étendent les cultures austronésiennes, de Formose à la Nouvelle-Zélande et de l'île de Pâques jusqu'à Madagascar (p. 18). Cette approche s'avère être une fenêtre des plus pertinentes pour effacer l'horizon de la Grande Chine, extraire Taiwan d'une perspective strictement sinocentrique et se concentrer efficacement sur les groupes austronésiens.
- 8 Le cas des Sadyaqs, qui comptent aujourd'hui une population d'environ 35 000 personnes et dont le territoire s'étend entre le centre et le nord-est de l'île (dans les cantons de Nantou et Hualien), est plus particulièrement d'actualité à Taiwan. Autrefois rattachés au groupe des Atayals, ils sont reconnus groupe autochtone par l'État taïwanais en 2008 (dès 2004 pour les Tarokos). Ainsi que le rappelle l'auteur au tout début de son introduction (p. 1-2), un film à gros budget et du même nom que le présent ouvrage a été réalisé à Taiwan, où il est sorti en salle en septembre 2011 pour le premier des deux volets. Produite par le célèbre John Woo et réalisée par le Taïwanais Wei Te-sheng (qui n'est pas d'origine austronésienne), cette épopée historique retrace le soulèvement d'un groupe sadyaq contre les Japonais en octobre 1930 dans le village de Musha (situé dans l'actuel canton de Nantou), qui donna lieu à de sanglantes représailles de la part de ces derniers. L'auteur ne dit pas comment le film fut reçu par les Sadyaqs eux-mêmes, sa recherche s'étalant de 2004 à 2008, mais il suscita de vives discussions parmi les Taïwanais qui s'interrogeaient sur la nature de cet acte de résistance à l'égard du colonialisme japonais.
- 9 Scott Simon replace ce conflit au cœur d'une histoire centenaire, dont le fil conducteur est la perte par les Sadyaqs de leur souveraineté au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Ce processus aboutit, au tournant du nouveau millénaire, au développement de mouvements sociaux revendicatifs, à la reconnaissance juridique d'un statut spécifique et à la bureaucratisation de l'autochtonie (chapitre 3). La période japonaise fut, à cet égard, une première expérience des relations avec les institutions étatiques. Dans les souvenirs des Sadyaqs, elle demeure un moment relativement positif de leur histoire (« modernisation » de leur mode de vie), en dépit des combats meurtriers qui virent un tiers de la population austronésienne formosane mourir à cette époque et des conflits postérieurs (certains encore actuels) entre communautés qui - ont pour origine les migrations forcées par les Japonais (p. 76-79).
- 10 Selon l'auteur, le soulèvement de Musha s'explique essentiellement par les contradictions entre un système colonial et celui d'une société sans État attachée à sa loi sacrée, nommée la Gaya. Celle-ci désigne un ensemble de règles morales, étroitement lié à la chasse, et plus particulièrement la chasse aux têtes humaines<sup>3</sup> (dont l'auteur prend soin de lever les stéréotypes négatifs), jusqu'à ce qu'elle soit interdite par les Japonais. Elle est aujourd'hui remplacée symboliquement par la chasse aux animaux, cependant interdite par les autorités de la République de Chine. La Gaya prohibe les relations sexuelles avant le mariage, le divorce, le vol et l'accumulation de richesse. Elle valorise le partage et les relations sociales.

Pour l'auteur, la persistance des références à la Gaya est une forme de résistance contre le régime colonial toujours en vigueur et à l'assimilation, parfois désignée comme une « sinisation », qui guette les populations autochtones (p. 57-62).

- 11 La contestation de cette domination passe par des revendications de souveraineté sur le territoire (chapitre 4). Les manifestations des autochtones contre de grands groupes industriels, comme ici Asia Cement (mais on pourrait également évoquer le stockage des déchets nucléaires sur l'île des Orchidées par l'entreprise nationale Taipower), sont bien renseignées et bénéficient à Taiwan d'une couverture médiatique assez importante. Mais le cas des protestations contre le Parc national de Taroko, souvent décrit comme le fleuron du tourisme et de la préservation de la nature par les autorités taïwanaises et dans les médias, est à la fois singulier et édifiant. Le parc contribue en effet très peu à l'emploi des autochtones (contrairement à Asia Cement) et n'offre à ceux-ci que des postes à faible responsabilité et revenu. Surtout, il réduit à la portion congrue les zones de chasse et ceux qui sont pris à braconner sont mis à l'amende dans des proportions dramatiques vis-à-vis de leurs moyens, provoquant la colère dans les villages et la constitution de mouvements plus structurés.
- 12 Ces mouvements sont bien sûr l'objet de tentatives de récupération par les grandes forces politiques du pays. Le cinquième chapitre est consacré aux élections sur le territoire des Sadyaqs, qui ne vont pas non plus sans quelque résistance au sein d'une société de type égalitaire. Observant les campagnes de l'intérieur, Scott Simon décrit les manœuvres d'achat de voix. Le vainqueur est, le plus souvent, celui qui paye le plus. Il montre le rôle des églises<sup>4</sup>, presbytériennes surtout, dans le jeu des réseaux lors des élections. Mais la plus précieuse contribution de l'auteur est sans doute le faisceau d'éléments venant expliquer la permanence de l'hégémonie du Parti nationaliste chinois (Kuomintang) dans les circonscriptions autochtones, en dépit des efforts prononcés du Parti démocrate progressiste (Minjindang) pour la reconnaissance de leurs droits à l'échelle nationale. La défiance des autochtones à l'égard de cette dimension nationale et d'un parti qu'ils considèrent comme celui des voisins honnis que sont les Taïwanais dits « de souche », expliquent en partie une répartition des suffrages très en faveur du Parti nationaliste (souvent au-dessus des 80%), perçu comme le parti des « Continentaux ». Fortement implanté au travers de réseaux clientélares, cultivés depuis la création des cantons montagnards, le Kuomintang a imposé un système électoral local fondé sur le factionnalisme, les divisions sociales (entre la base et l'élite), et vidé le débat de toute dimension idéologique, maintenant les souverainistes loin des principaux enjeux.
- 13 Les « courtiers » qui occupent la place stratégique d'intermédiaires lors des élections, jouent également un rôle clé dans le chapitre suivant consacré aux projets de développement comme « arènes de conflits entre groupes ou entre des individus » (p. 149). Au travers des associations agricoles et d'aide à l'emploi par l'artisanat, de l'écotourisme et de la participation des églises (catholiques et protestantes) aux activités de développement, Scott Simon éclaire les relations que les différents acteurs sociaux nouent actuellement avec les agents de l'État à un niveau local trop rarement observé. Il souligne au passage la fonction essentielle du canton comme médiateur privilégié entre les villages et l'administration centrale qui entend les industrialiser. De ces dynamiques, l'auteur tire la conclusion que les autochtones monnaient leur docilité à l'égard de l'État en échange de la protection de ce dernier. Cette attitude est aussi une stratégie, et une forme de résistance passive, visant à conserver l'autonomie sur leur territoire.

- 14 Cette lutte pour l'autonomie s'est parfois structurée à un plus haut niveau, notamment avec l'aide d'institutions telle que l'Église presbytérienne<sup>5</sup> (qui soutient également l'indépendance taïwanaise) dans le « mouvement pour la rectification des noms » (正名運動), sous les présidences de Lee Teng-hui (1988-2000) et de Chen Shui-bian (2000-2008) (chapitre 7). Ces rassemblements ont vu naître une union de circonstance entre les différentes populations austronésiennes de Formose qui souhaitaient faire entendre leur voix au sommet de l'État. Les concessions qu'ils ont obtenues de celui-ci ont ouvert parallèlement la voie à un complexe processus d'atomisation des groupes ethniques austronésiens à Taiwan, qui passent de neuf entités reconnues par l'État avant 2001, à 14 depuis 2008. Cette dynamique répond notamment aux attentes politiques des élites locales soucieuses de voir croître leur propre pouvoir.
- 15 Dans le dernier chapitre, les revendications autochtones sont analysées dans le cadre d'un mouvement social international, dans sa dimension institutionnelle (au travers des instances onusiennes), mais aussi en marge des initiatives étatiques, dans les rassemblements communautaires. Scott Simon mesure ainsi les apports de la globalisation (en termes de technologies de transport et de communication notamment) aux revendications autochtones pouvant dépasser le niveau étatique où ils ne sont que « minorités » (p. 213). Cela lui permet également d'introduire la spiritualité comme fondement des revendications autochtones. Des membres de différentes communautés en provenance des quatre coins du globe, dans les rassemblements décrits par l'auteur (à Taiwan ou au Canada), partagent le souci écologique de la préservation des forêts et la revendication du droit à la chasse. Les pratiques cynégétiques, liées aux relations avec les ancêtres et transcendant les clivages sociaux, expriment autant la spiritualité autochtone que le désir de souveraineté politique (p. 223-226).
- 16 L'ambition d'autonomie juridique au sein d'un État taïwanais, ou de la constitution d'une nation autochtone sur la base de critères comme l'histoire ou la langue, n'est cependant pas partagée par l'ensemble des membres des communautés concernées. Parmi ceux que l'auteur désigne comme les « gens ordinaires », beaucoup préfèrent se situer en dehors du jeu des identifications nationales, et du rapport à Taiwan ou à la Chine. Ils réfutent les nouvelles identités ethniques et fustigent l'instrumentalisation politique de l'autochtonie par leurs propres élites dont ils mettent en doute la probité. Ils dénoncent même une certaine vacuité du projet de reconnaissance ethnique qui ne résout guère leurs problèmes quotidiens et qui les inscrit *de facto* dans les institutions étatiques en les subordonnant à un État dont ils ne se sentent guère partie prenante. Ainsi, plusieurs interlocuteurs de l'ethnologue lui rappellent que le terme « sadyaq » signifie « être humain », il n'a donc pas vocation à diviser l'humanité. Bien que se référant à la Gaya, il exprime des valeurs universelles, et constitue un ultime acte de résistance d'une société égalitaire face aux prétentions hégémoniques des États coloniaux.
- 17 Tout au long de sa démonstration, Scott Simon choisit de prendre en compte la spiritualité autochtone, souvent absente des recherches sur l'autochtonie, comme une « ontologie valable » (p. 212), jusqu'à sa double conclusion (scientifique et morale) où il affiche clairement son parti pris pour la cause autochtone. Loin de remettre en question les qualités scientifiques de l'ouvrage, cette prise de position permet à l'auteur de dépasser le traditionnel clivage entre nationalisme(s) taïwanais et nationalisme(s) chinois qui préoccupe la plupart des études sur les questions identitaires à Taiwan, et d'inscrire cette recherche dans une réflexion plus générale sur l'autochtonie, que ce soit en anthropologie ou auprès d'un lectorat moins concerné par les sciences sociales.

---

## NOTES

1. Josiane Cauquelin, *The Aborigines of Taiwan. The Puyuma: From headhunting to the modern world*, Londres et New York, Routledge, 2004.
  2. Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
  3. À l'exception des Tao de l'île des Orchidées, tous les groupes austronésiens de Taiwan pratiquaient la chasse aux têtes avant leur interdiction par les Japonais au début du <sup>xx</sup>e siècle. Souvent rituelle, elle consistait à décapiter un ennemi et à ramener sa tête au village. Son succès permettait notamment à un adolescent de passer à l'âge adulte.
  4. L'évangélisation des communautés sadyaqs, à partir des années 1950, touche aujourd'hui la quasi-totalité de cette population.
  5. Dans sa démonstration, Scott Simon oppose l'Église catholique, qui fait office de force conservatrice et de médiateur entre l'État (avec lequel elle entretient d'étroites relations) et la communauté autochtone dans les villages sadyaqs (p. 173), à l'Église presbytérienne, fondée sur une théologie calviniste libératrice et anti-hégémonique, qui a contribué à la prolifération de synodes autochtones opposés à un État centralisateur (p. 184).
- 

## AUTEUR

### JÉRÔME SOLDANI

Jérôme Soldani est docteur en anthropologie et post-doctorant à l'Institut d'Histoire de Taiwan, Academia Sinica, Taipei (jeromesoldani@hotmail.fr).